Document generated on 07/11/2025 2 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

La veille du Ténéré

Caroline Rouleau

Number 96, Winter 2008

Noël

URI: https://id.erudit.org/iderudit/2806ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Rouleau, C. (2008). La veille du Ténéré. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (96), 45–47.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La veille du Ténéré
Caroline Rouleau

Je bois mon thé comme d'autres leur café, dans une tasse beaucoup trop grande, distraitement, en faisant autre chose. Je ne m'arrête même pas pour y penser, m'attarder à la mixture que je verse dans ma tasse, à la préparation du breuvage, à son arôme et à sa couleur, davantage à son goût mais à peine. D'ailleurs, la plupart du temps, c'est de l'instantané, du feuillage dans une poche perforée, peu m'importe. Je n'ai ni la culture ni le culte de cette pratique vieille de cent mille ans.

Quand j'ai entrepris ce voyage, pas une minute je n'ai pensé à ce qui inévitablement m'attendait au bout. Je dis inévitablement comme s'il s'agissait là de quelque chose de clair, net et précis, comme on dit, d'identifiable. Au bout, inévitablement, il y avait le retour et un certain état de fait comme d'esprit. Mais sur le coup, je n'ai pas prêté attention à mes habitudes, mes us et coutumes, comme me taquinait Mathieu tandis que de force nous bouclions mes valises. Je partais et c'était déjà bien suffisant sans que j'en rajoute. Remarquez, j'aurais peut-être dû, comme ça j'aurais sûrement été en mesure d'identifier ce que j'allais apercevoir au bout parce que, on aura beau dire, ça passe, les grandes révélations si on ne les entretient pas.

Mais au moment de mon départ, j'ai tout simplement franchi la porte 32 sans retard, c'était ma plus grande crainte, arriver en retard, comme quoi les choses changent, puis je me suis envolée, amusée par mon coup de tête. J'avais quitté le pays, voilà, c'était dit, ce n'était pas plus long qu'une phrase, impérieuse et incontournable : j'étais partie.

Lorsque je me suis retrouvée la veille de Noël assise sur une natte au nord du Niger, j'avoue m'être sentie un peu drôle, rien de criant, juste un peu dépaysée, décalée disons. Avec le temps, cette impression était devenue une évidence, de tous les truismes d'expatriés, mon préféré, un animal de compagnie. On aurait dit que c'était encore plus fort en ce temps des fêtes qui ne

transparaissait guère, qu'on ne voyait nulle part, pas de réjouissances tapageuses ni de changement de saison auxquels me rattacher. L'absence même de tout ce qui pourtant me tombait sur les nerfs à la maison creusait là-bas un vide en moi, un vague à l'âme, un manque. Il faut dire à ma décharge que ça faisait alors trois mois que j'étais partie et que je commençais à avoir le cafard, d'ailleurs c'était écrit partout dans les brochures que j'avais lues avant mon départ que cette phase était in-con-tour-nable, qu'il n'y avait rien à faire, qu'on n'y échappait pas. Ça me réconfortait, j'avais enfin droit à mon marasme. Et c'est dans cet état d'esprit que je me suis laissée aller à ma nostalgie, comparable à celle que je ressens au mois de novembre à Montréal lorsque la noirceur tombe à quatre heures, Noël qui s'en vient, les lumières qui clignotent partout, aux fenêtres, dans les salons, sur les balcons, mon appartement trop petit pour un sapin sauf de table, ce à quoi je ne me résous toujours pas. Mon petit manège avait marché : j'étais maintenant nostalgique de ma nostalgie. Si Mathieu avait été là, il ne se serait pas gêné pour me rappeler, preuve à l'appui, qu'on n'est jamais content de rien. Mais comme il n'était pas là, je me suis laissée sombrer dans la mélasse sans honte aucune et c'est comme ça que je me suis retrouvée à parler du mal du pays avec des expatriés français rencontrés à la buvette du coin. En cette veille de Noël, on logeait tous à la même enseigne.

Après quelques verres de bière tiède à nous raconter nos souvenirs d'enfance, à prétendre savoir exactement, minute après minute, ce qui se passait dans la maison que nous avions quittée, à se convaincre que les fêtes de fin d'année étaient réglées comme une horloge suisse, ils m'ont offert de me joindre à eux pour leurs festivités concoctées sur le pouce, *made in Africa* pour ainsi dire. J'adorais ces rencontres fortuites, ces invitations impromptues que j'acceptais maintenant volontiers, ouverte enfin à l'imprévisible. J'allais donc passer la fête, jusque-là pour moi exclusivement familiale, en alternant marche et méharée à travers les dunes du Ténéré. Quelle poésie !

En attendant le départ, je prenais le thé en compagnie du Touareg qui serait notre cuisinier lors de notre traversée du désert.

Traversée, j'exagère un peu, disons lors de notre avancée, notre percée, une trouée à travers le massif de l'Aïr. Je l'imaginais déjà recouvrir de braise et de sable la pâte pétrie pour le pain, nous offrir la galette ainsi cuite et débarrassée soigneusement de ses cendres, un délice que j'allais apprécier autant pour sa préparation que pour sa dégustation. Mais en attendant de bivouaquer, je le regardais accomplir en silence un rituel qui m'était étranger pour une infusion qui m'était familière. Déjà d'inscrire un rituel dans un geste quotidien, mille fois répété, me laissait sans voix, pantoise. Alors que moi j'accomplissais des centaines de gestes sans jamais y prêter attention, que j'enchaînais ma routine matin et soir sans jamais en faire une chanson, je le voyais, lui, assis à même le sol, accorder aux gestes les plus petits, dérisoires, une attention toute particulière, renouvelée, entière.

Silencieuse, je ne cessais d'observer mon hôte drapé du voile indigo des hommes du désert. J'imaginais sous le tissu sa peau se teinter de bleu, si difficile à détacher, tandis qu'il versait dans de grands mouvements du bas vers le haut le breuvage dans des verres à thé, aérant par ses gestes amples et précis l'infusion qu'il me proposait. J'ai pris le thé, presque trop rapidement, comme un shooter de calvados entre deux services, pour me redonner de l'appétit en prévision du meilleur, toujours à venir. Sitôt le premier verre bu, je pris le deuxième, puis le troisième, chaque fois plus doux, plus sucré. Je me rappelle avoir ri, ma nostalgie envolée. J'étais enfin arrivée au lieu-dit de mon voyage, à l'orée de mon folklore en chantier, à ce qui serait dorénavant pour moi la veille tant fêtée du Ténéré.